

STADIUM

Une pièce de **Mohamed El Khatib**
Avec 53 supporters du Racing Club de Lens

Revue de presse

Le Monde, par Brigitte Salino : [La scène, terrain de jeu des supporters de Lens](#)

Mouvement, par Elie Salleron : [Le peuple en scène](#)

Le Canard enchaîné, par Jean-Luc Porquet : [Stadium, le jour de Lens](#)

Les Inrocks, par Patrick Sourd : [Au théâtre de la Colline, Mohamed El Khatib s'installe dans les gradins](#)

Le Figaro, par Étienne Sorin : [L'amour du foot et du théâtre sur un même terrain](#)

Délibéré, par René Solis : [On a gagné](#)

France 5, par Claire Chazal : [El Khatib, le théâtre tout terrain](#)

France Inter, par Laurent Goumarre : [Dans les insultes, il y a un vrai travail poétique](#)

Zirlib est une structure portée par la Région Centre-Val de Loire, conventionnée par le ministère de la Culture – DRAC Centre. Avec le soutien de la Ville d'Orléans.
Mohamed El Khatib est artiste associé au Théâtre de la Ville à Paris, au Théâtre national de Bretagne et à Malraux, scène nationale de Chabéry Savoie



Le Monde

[CULTURE](#)

La scène, terrain de jeu des supporters du RC Lens

Dans « Stadium », Mohamed El Khatib confronte des fans de foot avec le public du Théâtre de la Colline à Paris.

Par [Brigitte Salino](#)

Publié le 29 septembre 2017 à 06h37 - Mis à jour le 29 septembre 2017 à 07h43
Temps de Lecture 7 min.

Article réservé aux abonnés



« Stadium », de de Mohamed El Khatib, avec 58 supporters du Racing Club de Lens, au Théâtre national de la Colline à Paris, dans le cadre du Festival d'Automne.

PASCAL VICTOR/ARTCOMPRESS

Des gens qui mangent des frites et boivent de la bière dans la salle du Théâtre de la Colline : c'était du jamais-vu, et c'est arrivé, à l'entracte – pardon, à la mi-temps – de *Stadium*, le

formidable spectacle de Mohamed El Khatib qui a soulevé l'enthousiasme, mercredi 27 septembre, au soir de la première. Il réunit une cinquantaine de supporters du RC Lens, avec qui le metteur en scène a travaillé pendant des mois, pour qu'ils nous racontent leur vie, en respectant le temps d'un match, deux fois quarante-cinq minutes.

Lire l'entretien avec Mohamed El Khatib : [Le théâtre, la vie, le foot](#)

Mohamed El Khatib ne s'est pas lancé par hasard dans ce projet : il a été milieu de terrain dans l'équipe de France junior. Il voulait rendre compte de la passion qui entoure le football, de ce qu'elle entraîne et représente pour ceux chez qui elle devient centrale. Il a choisi de le faire avec les supporters du RC Lens, considérés comme les plus fervents de France, avec ceux de l'AS Saint-Etienne.

Inutile de connaître le football pour apprécier *Stadium* : même ceux qui ne font pas la différence entre un penalty et un tir au but s'y retrouvent, parce que la question technique est mise de côté. Le spectacle, c'est avant tout le théâtre d'une communauté qui se retrouve derrière un étendard : « *Fier d'être lensois.* » Et cette communauté est loin d'être homogène : contrairement à l'image que donnent les supporters, que l'on a tendance à considérer comme une masse quand on ne fréquente pas les stades, elle se déploie sur le plateau dans toute sa diversité, et devient humaine, incarnée par des gens qui n'auraient jamais pensé se retrouver un jour dans un théâtre, et à qui Mohamed El Khatib offre l'occasion unique d'apparaître tels qu'ils sont.

Il faut éviter la sociologie de bas étage, et surtout l'écueil redoutable du voyeurisme

L'exercice est périlleux, comme toujours en la matière : il faut éviter la sociologie de bas étage, et surtout l'écueil redoutable du voyeurisme, face à un public qui lui, a la chance d'aller au théâtre et pourrait toiser les supporters du haut de sa culture, en oubliant qu'eux-mêmes ont la leur. C'est là que Mohamed El Khatib réussit : passées les premières minutes de surprise, il fait entrer le public dans un monde, avec une justesse, une drôlerie et une tendresse qui cassent les barrières entre la salle et la scène. Le décor de *Stadium* est on ne peut plus simple : un gradin en fer, face au public, et, sur le côté, une caravane, la « Friterie Momo » à laquelle chacun est invité à se ravitailler, à la mi-temps.

Attachement sans limites

Le spectacle commence par un clin d'œil : un homme joue l'air des trompettes d'Avignon de Maurice Jarre, puis enchaîne avec le « Olé » des stades. Et c'est parti pour le défilé des supporters, que l'on voit filmés, dans les cafés ou chez eux, et qui viennent, seuls ou en groupes, témoigner de leur attachement au RC Lens. Pour la plupart, cet attachement est sans limites, mais il s'inscrit à chaque fois dans le cadre d'une vie, et d'une ville ouvrière pauvre, autrefois communiste et aujourd'hui gagnée par le Front national (48,19 % aux dernières élections législatives). Jonathan, la trentaine, y pense quand il entre dans un stade : petit-fils de mineur communiste, il est resté communiste, et œuvre comme « Capo » – chef d'un groupe de supporters – en précisant bien que le mot n'a rien à voir avec les « Kapo » nazis, mais vient de l'italien.

Jonathan avoue qu'il a « gâché sa famille » pour le foot, « plus fort que tout »

Jonathan parle des gens « *qui se saignent pour venir au stade* », et de ces « *quatre-vingt-dix minutes pendant lesquelles on oublie tous nos soucis* ». Il avoue qu'il a « *gâché sa famille* » pour le foot, « *plus fort que tout* ». Un ultra, lui, raconte qu'il est prêt à divorcer, parce que sa femme trouve qu'il passe trop de temps avec son équipe. Violence sociale, violence dans les stades : la question est abordée de front, comme celle, qui représente l'envers du décor, de la solidarité entre les supporters, en dehors des stades. Car ce rouge et jaune qui peut envahir jusqu'aux murs des maisons, ce ne sont pas seulement les couleurs du RC, mais un ciment qui soude les gens, dans le quotidien.

Une famille en est un bel exemple : celle d'Yvette, 85 ans, dix enfants, des dizaines de petits et d'arrière-petits-enfants. Quelques-uns ont réussi, tous reviennent le dimanche chez elle. A la Colline, mercredi 27, ils ont chanté *Les Corons*, de Pierre Bachelet, pour l'anniversaire d'une fille d'Yvette. C'était un moment fort, comme il y en a beaucoup dans *Stadium*, où des pom-pom girls, un prêtre, des arbitres, des mascottes... viennent rendre compte d'une passion « foot ». A la fin, les supporters sortent par la salle, et la fanfare entraîne le public dans le hall.

Stadium, de Mohamed El Khatib. Avec 58 supporters du Racing Club de Lens. [Théâtre national de la Colline](#), 15, rue Malte-Brun, Paris-20^e. Tél. : 01-44-62-52-52. Du mardi au samedi, à 20 h 30 ; dimanche 1^{er} octobre, à 16 heures. De 15 à 30 €. Durée : 1 h 45. Jusqu'au 7 octobre. Dans le cadre du [Festival d'automne à Paris](#).

« LES VRAIS RISQUES, CE N'EST PAS NOUS QUI LES PRENONS »

Supporters du RC Lens, femme de ménage ou parents endeuillés : Mohamed El Khatib les invite tous à jouer leur propre rôle sur scène. Une façon pour lui d'être « au plus près de la vie » et de sonder, inlassablement, les conventions du théâtre contemporain.

Texte : Thomas Ancona-Léger, à Avignon
Photographie : Édouard Jacquinet, pour Mouvement

Avignon, deuxième semaine de festival. En ce début d'après-midi brûlant, la foule a déserté les rues pour prendre d'assaut les terrasses de la place des Corps-Saints. Une silhouette fine se détache en contre-jour. Lunettes de soleil, short et sac à dos : Mohamed El Khatib se fond dans la faune festivalière comme un glaçon dans un verre de Pac à l'eau.

« Il y a trois ans, j'aurais dormi dans une chambre d'étudiant surchauffée, au quatrième étage », lâche-t-il depuis son Airbnb plutôt coquet du centre-ville. Ce n'est plus en outsider mais en metteur en scène à l'agenda bien rempli qu'il séjourne à Avignon. S'il ne présente aucun spectacle cette année, El Khatib garde en tête ce qu'il doit à cette ville. C'est ici, au Théâtre de la Manufacture, qu'il se fait connaître du grand public en 2015 avec *Finir en beauté*, une pièce sur la mort de sa mère qui évoque l'absurdité du « travail de deuil », encensée par la critique et dont le texte est récompensé l'année suivante par le Grand prix de littérature dramatique. « Avignon, j'allais presque dire que j'y suis né. »

Originaire de Beaugency, une petite ville traversée par la Loire, à une trentaine de kilomètres d'Orléans, Mohamed El Khatib a 22 ans lorsqu'il foule pour la première fois les rues du festival. Bafa en poche, il participe aux Ceméa, un mouvement

d'éducation populaire qui encadre des groupes de lycéens venus découvrir le théâtre. Cela se passe un certain été 2003, au début de la réforme du statut d'intermittent et du bras de fer avec le gouvernement. « On était juste à côté d'ici », se souvient-il. « Le festival a été annulé, des AG se montaient partout. D'un coup, on sortait des pages culture des journaux pour arriver dans les pages éco et politique. » Le surgissement de la réalité économique et des conflits sociaux au sein du monde du spectacle : un effet de débordement qui structure son approche du théâtre.

« À petite échelle, j'essaie de recréer le monde à un état densifié, de ralentir un peu le réel. » Pour *Stadium*, l'une de ses dernières créations, il collabore avec une cinquantaine de supporters du RC Lens. Envisagé comme un « ready-made », le spectacle se veut le « prélèvement d'un morceau de tribune ». « Être supporters lensois, c'est leur plus petit dénominateur commun : il y a des médecins, des avocats, des manutentionnaires, des chômeurs, une mixité sociale que l'on retrouve dans très peu d'endroits et malheureusement pas assez au théâtre. » Sur scène, El Khatib est à leurs côtés. « Je me mouille avec eux, en tant qu'auteur parti faire des rencontres. S'ils ne sont pas contents, ils peuvent me le dire en direct, ils ne s'en gênent pas d'ailleurs. » Supplanter l'acteur par des personnes jouant leur propre rôle, un parti pris initié avec

Moi, Corinne Dadat, une pièce qui met en scène une femme de ménage et une danseuse professionnelle. Certains la taxeront d'« exhibitionnisme ». Ces critiques, le metteur en scène les bat en brèche. « *Ce qu'on donne à voir peut paraître exotique pour celui qui n'a pas vu de pauvres depuis 20 ans. L'instrumentalisation est réciproque, moi je le fais car ça sert mon geste, et mes acteurs y trouvent un intérêt parce qu'ils vivent quelque chose, partagent leurs valeurs et aussi parce qu'ils sont payés.* »

Bricoler le social

Dans cette zone grise déstabilisante qui se situe entre réalité et fiction, Mohamed El Khatib navigue à vue. « *L'art dramatique est une pratique qui m'est étrangère [...]. Je n'ai pas l'impression d'aller vers telle ou telle forme, mais plutôt d'être au plus près de la vie* », peut-on lire dans l'interview de la feuille de salle qui accompagne *Stadium* et *C'est la vie*, une pièce dans laquelle deux acteurs partagent sur scène leur expérience, respective et vécue, du décès de leur enfant. Et s'il se permet quelques arrangements avec la réalité pour des raisons narratives, il s'empresse de rétablir les faits dans un document intitulé « fact-checking », comme pour ne pas les dissoudre dans la fiction jusqu'à les rendre imperceptibles.

Être supporters lensois, c'est leur plus petit dénominateur commun : il y a des médecins, des avocats, des manutentionnaires et des chômeurs

Quel besoin de porter sur scène les imperfections de notre monde social, telle la perte d'un enfant ? « *Pour le mettre à distance, le questionner. Le tabou de la mort d'un enfant, personne ne voulait en entendre parler, des Yvette, [une octogénaire supporter du RC Lens dans Stadium - Nda], on n'en voit pas au théâtre. Pourquoi sont-ils absents des plateaux ? Le théâtre crée du lien mais seulement entre une partie de la population... Ce que je fais est une manière de le réparer car c'est un outil que j'aime.* » Entre deux spectacles, le metteur en scène rêve parfois d'une insurrection théâtrale. « *Il pourrait tout à fait se produire qu'à la fin d'une représentation de Stadium, s'il y a un problème politique, les ultras disent : 'O.K., là on est 700 dans la salle, on sort bloquer la préfecture.' D'un coup, le théâtre passerait à l'acte.* » En attendant, il accepterait de prendre les rênes d'un lieu de représentation, si l'opportunité se présente, mais en banlieue de préférence ou sur « *un territoire abîmé où il y aurait un travail de réconciliation à mener* ». « *Abîmé* », « *outil* », « *réparer* » : avec un vocabulaire de bricoleur, Mohamed El Khatib a parfois des airs d'ingénieur du corps social. Et pour cause : docteur en sociologie et titulaire d'un DEA en géographie, on ne se refait pas si facilement.

Biais scientifique

S'il serait malhonnête de lui faire un tel procès, El Khatib concède de lui-même un certain biais scientifique, jusque dans le processus de création, qu'il mène avec une rigueur quasi ethnographique, n'hésitant pas à s'entourer de chercheurs. « *J'aime l'idée bourdieusienne qui consiste à se poser la question d'où l'on parle.* » Une injonction à l'objectivation qu'il applique autant à ses pièces, « *sans intérêt si elles ne questionnent pas leurs propres moyens d'exister* », qu'au théâtre en général. En découle un discours où se mêle critique du théâtre bourgeois, sensibilité aigüe aux questions de violence symbolique et une aversion prononcée pour l'entre-soi. On lui a d'ailleurs fait comprendre qu'avec cette liberté de ton, il prenait quand même quelques risques. « *Mais si je ne les prends pas, qui le fera ?* » se demande-t-il, avant de nuancer : « *Les vrais risques, ce n'est pas nous qui les prenons. Ce n'est que du théâtre, après tout.* »

En comptant sur ses doigts, il fait la liste de ses créations, sept au total. « *Ça fait une par an !* » Désormais, à 37 ans seulement, Mohamed El Khatib est artiste associé au Théâtre de la Ville à Paris. Cette reconnaissance, il la mesure à la liberté dont il jouit pour mener ses projets. Une liberté financière, mais aussi celle de pouvoir décider où jouer. « *Je ne vois pas pourquoi j'irais rafraîchir la case expérimentale d'une scène nationale qui vend du divertissement de masse au kilomètre.* » Pourtant, depuis l'autre côté de la galère, il avoue ressentir une forme de responsabilité envers ceux qui n'ont pas accès à ces cercles-là. « *Si mon mode de vie est de plus en plus bourgeois, intimement – et c'est un peu cliché – je serai toujours un fils d'ouvrier. Je ne peux pas du jour au lendemain oublier les luttes.* » El Khatib, le « *fils de prolo* », un titre qu'il réfute mais un terreau social dans lequel il pioche la matière première de son travail. « *J'éprouve un certain plaisir à cultiver cet héritage, c'est une manière de rendre hommage à mes parents et de poursuivre le combat des classes populaires.* »

Ce combat, il se dit d'ailleurs prêt à le mener sur d'autres fronts que celui du théâtre si d'aventure il se sent lassé, empêché ou simplement s'il n'a plus rien à dire. « *Je pourrais devenir instit', travailler dans le social ou l'éducatif, je ne prendrais pas ça pour un déclassement.* » Depuis la mort de sa mère, il ressent une sorte de futilité croissante vis-à-vis des problèmes inhérents à la profession. Rejeter l'illusion théâtrale, se soustraire à la vanité du milieu. « *Parce qu'il y a la vie, et le théâtre, à côté, qui en fait partie.* » •

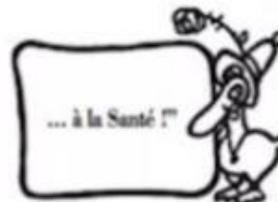
Thomas Ancona-Léger

- > *Moi, Corinne Dadat*, du 7 au 9 septembre au festival Le Bâtis, Genève ; le 8 novembre au Théâtre du Cormier, Cormelles-en-Parisis
- > *Finit en beauté*, le 11 septembre à la Fondation Cartier, Paris ; du 12 au 14 septembre au festival La Bâtis, Genève ; du 5 au 9 décembre au Théâtre du Grand Marché, La Réunion
- > *Stadium*, du 21 au 22 septembre au Quoi, Angers ; du 27 septembre au 7 octobre au Théâtre de la Colline, Paris, dans le cadre du Festival d'Automne ; le 12 octobre au Théâtre de Saint-Germain-en-Laye ; le 13 octobre au Théâtre de Chelles ; le 14 octobre au Théâtre Louis Aragon, Tremblay-en-France ; le 21 octobre au Channel, Calais ; le 10 novembre à l'Avant-Scène, Colombes ; les 16 et 17 novembre au Théâtre du Beauvaisis, Beauvais ; les 24 et 25 novembre au Festival Mettre en scène, Rennes
- > *C'est la vie*, du 30 octobre au 7 novembre à Théâtre ouvert, Paris, dans le cadre du Festival d'Automne ; du 9 au 22 novembre au Théâtre de la Ville, Paris



Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi



Le Théâtre

Stadium

(Le jour de Lens)

APPROCHEZ, approchez, mesdames et messieurs ! Venez admirer, sur la scène du très chic théâtre de la Colline, d'authentiques supporters du Racing Club de Lens, tous garantis prolos pur sucre, tous arborant leur écharpe et leur costume sang et or ! Et, attention, aucun d'entre eux n'est comédien, ce sont tous de « vrais gens », pas moins de 53 vraies chtis sur scène, n'avez pas peur, ils ne mordent pas ! La preuve : à l'entracte, vous pourrez aller chez Momo, la baraque à frites qui se trouve à gauche de la scène, et en leur compagnie commander une bonne portion et un gobelet de mousse !

Difficile, bien sûr, de ne pas ressentir une petite gêne, au début... Mais très vite elle s'évapore. Car, aucun doute, le metteur en scène, Mohamed El Khatib, n'a envers eux que

bienveillance, et respect, et complicité. Pas le moindre cynisme, ici : ces chtis, il n'en fait pas des bêtes de cirque, il a passé une année avec eux, à les approcher, à les écouter, à les connaître, à les filmer. Sur un écran, on suit des extraits de ces entretiens. Puis les voilà déboulant en chair et en os sur scène.

Il y a Kevin (« *Kevin à Lens, c'est comme Mohammed au Maroc* »). Ludovic, le « capo » de la partie est de la tribune Marek. Yvette Dupuy, qui a 12 enfants, 28 petits-enfants et 34 arrière-petits-enfants (et qui amène sur scène une bonne partie de sa tribu !). L'arbitre Jean-Claude Oudoul,

que les supporters adorent injurier, et qui se souvient qu'en 1998, alors qu'il venait de perdre sa mère, la cellule « éléments de langage » avait, par respect pour sa peine, évité de le traiter de « fils de pute ! » et avait inventé « *orphelin de pute !* ». Margot, la pom-pom girl, avec son « *léger surpoids* » et sa fierté féministe. Et bien d'autres... Chacun se présente, raconte une anecdote, se livre. Et voilà que le réel fait irruption sur scène.

Et que l'on comprend ceci : depuis la fermeture de la dernière mine, en 1990, leur région est sinistrée, avec un taux de chômage affolant et un électeur sur deux qui vote FN.

Mais ils ont le foot. Ils ont les couleurs sang et or. Ils chantent : « *Au nord, c'étaient les corons.* » Certains d'entre eux ne vivent que pour ça, n'ont que ça. Bien sûr, ils sont conformes au cliché qu'on a d'eux. Mais ils sont plus vrais que le cliché. Leur regard sur eux-mêmes ne trompe pas, leur lucidité, leur humour. On admire leur force : être à ce point à bout, et rester pareillement debout, indomptés. Ainsi, il existe encore en France une vraie culture populaire ? Capable de maintenir pareille chaleur humaine ? Et cette dignité ? Quand, à la fin du spectacle, ils descendent dans le hall et que la fanfare s'y met, et que ça chante à tue-tête, et que c'est vraiment fête, c'est nous qui les envions.

Jean-Luc Porquet

● A la Colline, à Paris.

les Inrockuptibles



SCÈNES

Au Théâtre de la Colline, Mohamed El Khatib s'installe dans les grenadins de Felix-Bollaert

15/09/17 18h00

ABONNÉ

PAR



Patrick Sourd
- 15/09/17 18h00

Avec *Stadium*, Mohamed El Khatib inverse la perspective et braque les projecteurs sur les supporters. Plus précisément sur ceux du RC Lens, qui confessent ici un amour sans failles pour leur club de foot.

Confronter le public du football à celui du théâtre. Découvrant un article de *L'Equipe* dans lequel les supporters du Racing Club de Lens étaient qualifiés de "meilleur public de France", Mohamed El Khatib a l'idée de *Stadium*, un

spectacle où les héros de la soirée ne sont ni des joueurs, ni des acteurs mais ceux qui les regardent.

Cet improbable rendez-vous entre fans du ballon rond et amateurs de dramaturgie s'ouvre sur le solo d'un trompettiste. Symbole qu'il suffit d'un peu d'humour pour rendre l'accord entre ces deux mondes possible, le fameux jingle de Maurice Jarre annonçant le début des spectacles du Festival d'Avignon s'hybride bientôt des rythmiques de l'incontournable *En er mundo*, le paso doble de Juan Quintero Muñoz dont les olés enflamment les gradins des stades.

Un arbitre, un prêtre et un élu

Dès l'enfance et bien avant sa découverte du théâtre, Mohamed El Khatib pratique le football à haut niveau en intégrant l'équipe de France junior. Avec *Stadium*, il relève le gant de laver l'honneur des supporters des "sang et or" en leur offrant un droit de réponse sur son plateau.

Faut-il rappeler l'épisode désolant de cette banderole déployée en 2008 dans une tribune du Stade de France où les Parisiens franchissaient la ligne de touche de l'obscène en affichant "*Pédophiles, chômeurs, consanguins, bienvenue chez les Ch'tis*", suivie de cette autre dépliée en forme d'excuses lors du match suivant : "*Désolés, on ne savait pas que vous saviez lire.*"

Respectueuse du chronométrage, la pièce se joue en deux périodes de quarante-cinq minutes. Il suffit d'un gradin courant sur la largeur de la scène pour planter le décor. Devenue raison de vivre des supporters, leur fidélité au stade Bollaert va bien au-delà de l'espoir de voir leur équipe accéder au Graal de la Ligue 1.

Un théâtre de vraies gens

Pour mettre des visages sur cette foule, Mohamed El Khatib convoque un arbitre, un prêtre et un élu tout autant qu'un représentant des Ultras et le président du kop sang et or. Chaque prise de parole raconte l'intime d'un engagement.

Mais, c'est le clan des Dupuis qui emporte la coupe de l'adhésion sans faille.

Réunissant la quarantaine de ses membres autour de leur grand-mère Yvette, qui vient de fêter ses 85 ans, cette famille sous influence ne vibre qu'à travers le culte qu'elle voue au RC Lens.

A la mi-temps, une baraque à frites s'ouvre sur le plateau pour permettre à chacun de boire et de se restaurer sans sortir de la salle. D'un défilé de pom-pom girls à une réunion de mascottes, tout concourt à l'éloge d'une convivialité débarrassée

des avatars haineux des guerres entre clubs. La générosité de cette humanité mise à nu gagne la partie. Patrick Sourd

Stadium de Mohamed El Khatib, conception et réalisation de l'auteur et Frédéric Hocké, du 27 septembre au 7 octobre, La Colline-Théâtre national, Paris XXe, avec le Théâtre de la Ville, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, puis en tournée

36 CULTURE

Mohamed El Khatib, l'art d'ouvrir grand les portes

THÉÂTRE Du club de football de Lens à Alain Cavalier, tout passionné l'écrivain et comédien, qui ne cesse d'élargir le cercle des publics de manière très originale.

ARNELLE HÉLIOT
aheliot@lefigaro.fr

Il est devant. Il ose. Il ouvre des portes, il trace des voies nouvelles. À 37 ans à peine, Mohamed El Khatib, écrivain et comédien, réalisateur, metteur en scène, concepteur de rencontres en très grand format ou de face-à-face intimes, renouvelle profondément la manière de faire du théâtre.

Il a toujours été ainsi, celui que sa maman appelait « mon petit lion », seul garçon d'une fratrie de cinq, entre deux grandes sœurs et deux plus petites. La confiance de sa maman, qui avait rejoint son père, ouvrier fondeur, venu du Rif, en 1978, lui a donné de la force. Moralement, intellectuellement, physiquement. Aïe, il appartenait au club de football US Beaugency, ville où il est né. Il a failli devenir professionnel. Partager, transmettre, il aime cela.

Mais il a transposé les vertus du collectif dans le monde du théâtre, et c'est tout mieux. Avant de franchir le pas de l'écriture, il a été un étudiant curieux de tout. Sciences Po Rennes, séjour d'études à Mexico... Il aurait pu devenir jour-

naliste et écrivain, en espagnol, pour *Le Monde diplomatique* local avant de séjourner à Liévin pour étudier la sociologie du sport. C'est peu dire qu'il est armé, cet enfant de l'école de la République! Le goût du théâtre l'a saisi, lui qui organisait des voyages à Avignon pour des jeunes et interrogeait les critiques sur la place de l'art dramatique dans la société.

Surface de réparation

Il n'a pas hachulé en un seul jour. Il s'est renseigné. Ariane Mnouchkine lui a dit un jour : « Ton geste théâtral, soit il doit nous faire rire, soit il doit nous faire pleurer, soit il doit nous faire réfléchir, et s'il ne produit rien de tout ça, tu t'abstiens. » Mohamed El Khatib cite cette recommandation dans la préface du bel album qui accompagne le spectacle *Stadium*, que l'auteur, comédien, metteur en scène, réalisateur a composé avec les supporters du club de football de Lens, faisant monter sur les plateaux des théâtres des gens qui n'auraient sans doute pas osé s'acheter un jour un billet.

Stadium (lire nos éditions du 30 septembre) a enthousiasmé le public et irrité quelques esprits incapables d'imagi-



Mohamed El Khatib (ci-contre en 2015) renouvelle profondément la manière de faire du théâtre. PASCAL VICTOR/ARTCOMPRESS

Ces jours-ci, on va retrouver un nouveau texte de Mohamed El Khatib, *C'est la vie*, texte qu'il a écrit pour deux comédiens qui ont connu, chacun, la tragédie de la perte d'un enfant « Ils étaient venus me voir après *Finir en beauté*, que j'avais consacré à la mort de ma mère, me disant, "il y a plus grave", je les ai écoutés. J'ai réfléchi au fait que il n'y a pas de mot, dans la langue française, pour nommer qui a perdu son enfant... Ce mot existe dans d'autres langues, j'ai fini les entretiens. » Dis lundi prochain, à Théâtre Ouvert, on écoute cette double parole, portée par Fanny Catel et Daniel Kenigsberg eux-mêmes. Une autre surface de réparation.

Enfin, dernier volet du « portrait » que lui consacre le Festival d'automne, *Conversation entre Mohamed El Khatib et Alain Cavalier* les mettra face au public, vraiment! Une rencontre autour d'une caméra qui est devenue une amie... C'est encore une autre histoire, dont nous vous reparlerons plus longuement.

Mohamed El Khatib peut être heureux d'ainsi frayer des voies nouvelles et d'élargir le cercle des amateurs de théâtre. Il revient du Rif, le pays de ses parents. Il y tourne un film pour Arte. *Remait 12* sera diffusé en mars. On a hâte!

Stadium, prochaines étapes en novembre : le 10 à Colombes, 16 et 17 à Beauvais, 24 et 25 à Rennes, 26 à Vannes. C'est la vie, Théâtre Ouvert (Paris XVIII), du 30 octobre au 7 novembre, puis à Espace Cardin (Paris VIII) du 10 au 22 novembre. *Conversation entre Mohamed El Khatib et Alain Cavalier*, Espace Cardin, du 14 au 22 décembre, puis en tournée. Dans le cadre du Festival d'automne (réservation au 01 53 45 17 17).

ner la part d'autodérision, de liberté heureuse qui liait les interprètes, supporters du Racing club de Lens... Ce travail de longue patience, mené sur deux années, Mohamed El Khatib l'a également conduit à Birmingham. « C'est une ville passionnante, parce qu'il y a deux clubs qui ne s'apprécient guère mais que j'ai réunis. » Les Capulet et les Montaigne? « Vous ne croyez pas si bien dire, souligne-t-il. Là-bas, chacun se réfère à Shakespeare. Il appartient à la culture

populaire! » La BBC a filmé l'événement et le document est en ligne.

Stadium a connu un tel succès que la production est invitée à New York en septembre prochain et à Santiago du Chili en janvier 2019. Ils sont 58, embarqués dans l'aventure, et comptez sur eux pour ces voyages! Après Birmingham et Lens, d'autres villes sont demandées et il refra *Stadium* à Lisbonne et à Buenos Aires, ville de Maradona!

On a gagné !

3 OCTOBRE 2017



Cet enthousiasme, c'est précisément le sujet du spectacle. Le Stade Bollaert est réputé pour abriter le public le plus passionné et le plus fidèle de l'hexagone, malgré les revers sportifs de son équipe (championne de France en 1998, elle végète actuellement au bas du classement de Ligue 2). Le club aux couleurs sang et or est par ailleurs le dépositaire et le symbole d'une culture populaire chargée d'histoire (la mine, les corons, les luttes sociales...).

Tous les soirs, une bonne cinquantaine de supporters du RC Lens mettent une sacrée ambiance au Théâtre national de la Colline à Paris. Banderoles, écharpes, maillots, tambours et trompettes, rien ne manque, pas même Chti Lens, la mascotte officielle du club avec sa tête de chien à longues oreilles. Cette irruption du foot au cœur du théâtre, qui plus est sous l'égide du Festival d'Automne, peut surprendre, tant les publics des deux disciplines semblent a priori éloignés. Des tentatives de rapprochement ont pourtant déjà eu lieu : grand amateur de ballon rond, le performeur et metteur en scène suisse Massimo Furlan s'est plusieurs fois essayé à « rejouer » des matchs, y compris dans des stades ; et l'acteur-auteur-performeur-cinéaste-scénographe-metteur en scène Carmelo Bene, figure mythique du théâtre de la fin du XXe siècle et par ailleurs chroniqueur sportif pour la RAI, vantait volontiers la supériorité du foot sur le théâtre, ainsi dans cet entretien paru en 1996 dans *Libération* : « *Cela fait trente ans que je ne vais plus ni au cinéma ni au théâtre. On ne peut pas passer son temps à s'ennuyer. Je ne comprends pas pourquoi on va au théâtre alors qu'on a l'émotion du sport. Le théâtre, c'est comme des archives kafkaïennes, comme aller s'amuser au tribunal ou au bureau du cadastre [...]. Dans le sport, il existe un destin que l'on ne connaît pas, et c'est ce qui est beau [...]. Je le dis comme un paradoxe sérieux : Platini est le plus grand artiste français de ce siècle* ».

Amateur de foot lui aussi, Mohamed El Khatib ne manque pas de références théoriques et met en exergue de *Stadium*, son spectacle, une phrase de Deleuze : « *Fondamentalement, qu'est-ce qui différencie un public de théâtre d'un public de football, je veux dire hormis la tenue vestimentaire ?* ». Au vu de l'ambiance qui règne au Théâtre de la Colline, il serait facile de répondre : la façon de se comporter. En la matière, les publics de l'opéra et de la danse, rompus aux broncas, sont plus proches des supporters de foot que les spectateurs de théâtre. Et l'enthousiasme joyeux des fans lensois semble donner raison à Carmelo Bene : en regard, le théâtre ressemble en effet au tribunal ou au bureau du cadastre.

C'est cette mythologie qu'explore *Stadium* qui dure le temps d'un match : deux périodes de 45 minutes entrecoupées d'une mi-temps/entracte d'un quart d'heure. La méthode choisie tient de l'enquête sociologique au long cours. « *Le temps de l'immersion -plus de deux ans-*, explique Mohamed El Khatib, *a été la condition pour que se tisse un lien de confiance et que les supporters acceptent de venir avec nous sur scène prolonger la rencontre* ». Le spectacle alterne des séquences filmées au long de ces deux années et des témoignages *live*, en un aller-retour permanent entre l'intime et le politique. Tout y passe : la passion dévorante qui sacrifie la vie de famille, la confection des banderoles, l'art de l'insulte, les souvenirs des soirs de victoires et des lendemains de défaites, mais aussi le chômage, le racisme, l'augmentation en flèche du vote Le Pen. L'empathie du metteur en scène ne fait pas de doute, même et surtout quand s'il s'amuse à asticoter sur scène certains des participants. La démarche n'est pas sans risques, on frôle par moments le zoo prolétaire et la démagogie (Tout le monde est beau et gentil chez les affreux, sales et méchants), mais la volonté d'exploser les barrières sociales, d'aller voir là où ça souffre, de sortir le théâtre de l'entre-soi, balaye les réserves : « *Il ne tient qu'à nous, dit El Khatib, de rendre nos théâtres un peu plus joyeux, plus accueillants et plus proches des enjeux qui traversent la société* ». Il y parvient.

René Solis

Théâtre



Stadium, mise en scène de Mohamed El Khatib, Théâtre national de la Colline, Paris, dans le cadre du Festival d'Automne, jusqu'au 7 octobre. Et aussi à Chelles le 13 octobre, Tremblay-en-France le 14 octobre... Deux autres spectacles de Mohamed El Khatib sont à l'affiche du Festival d'Automne ces prochaines semaines.